

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 42

Artikel: L'étsergot et la tsenelhie
Autor: C.C.D.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187867>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Aujourd'hui l'on boit de la bière!
Ce siècle est celui du brulôt.

« Fumer, s'écriaient nos marquises,
Tout en savourant quelques prises,
C'est horrible! c'est révoltant!
C'est ignoble! c'est infectant! »

On ne lisait pas les gazettes
Dans ce bon temps, ce temps heureux,
Mais le vrai *Messenger boiteux*.
C'était le règne des coquettes,
On ne lisait que dans nos yeux...

Nos grand-pères n'écrivaient guère,
On lit aujourd'hui beaucoup trop;
Car les romans sont des chimères
Que nous poursuivons au galop.

Nos mères avaient des étoffes
Que l'on portait un siècle entier;
Nous sommes bien plus philosophes:
Nous nous habillons de papier.

Nous ressemblons dans nos coquilles,
Pelures, jupes ou jupons,
A de colossales chenilles
Qui ne sont jamais papillons.

« Oh! ce bon temps! je l'aimais tant,
Où l'on se parlait sans médire,
Où l'on pouvait se voir sans rire;
Car l'on rit de tout maintenant... »

Photographie instantanée.

Un de nos abonnés de Londres nous transmet le récit de cette étrange aventure arrivée dans la grande cité.

Une dame anglaise, encore jeune et jolie, rencontre un jour, dans la rue, un honorable pasteur, fort en vogue de l'autre côté du détroit, mais qu'elle ne connaissait que de nom. S'approchant de lui d'un air timide, elle lui dit: « Monsieur le pasteur, quelle bonne chance j'ai de vous rencontrer!... Il y a si longtemps que je désirais vous entretenir quelques instants. Faites-moi l'honneur de vouloir bien passer chez moi, — c'est à deux pas d'ici, — j'ai une consolation à vous demander, et que personne d'autre ne peut me donner. Je vous en serai à jamais profondément reconnaissante. »

Le pasteur, toujours dévoué, se laisse conduire chez la belle inconnue, qui le fait asseoir, et, baissant les yeux, lui dit d'une voix tremblante, et sur un ton qui laissait supposer la plus grande sincérité: « Il m'en coûte, monsieur le pasteur, de vous ouvrir mon cœur, vous allez me trouver bien coupable, mais cette révélation d'un secret que je ne puis étouffer plus longtemps, m'est un vrai soulagement; c'est pour moi le repos, la vie, car je ne vis plus... je vous aime, monsieur, veuillez me pardonner... je vous aime de l'amour le plus pur; mais je sais qu'il y a entre nous des barrières infranchissables et que cet amour ne sera jamais exaucé!... Aussi, avant de quitter l'Angleterre, avant de m'embarquer pour l'Amerique, espérant y donner le change à mes sentiments, je vous demande une grâce, une seule!... »

Et regardant son interlocuteur d'un air suppliant et résigné, elle lui tendit gracieusement sa main

blanche. Le pauvre pasteur, ému, troublé, — car il était fait de chair et d'os, — y déposa un brûlant baiser et se retira.

Cette scène intime venait d'être prise sur le fait par une personne dissimulée derrière un paravent, et pourvue d'un de ces instruments à photographie instantanée, et perfectionnés au point de pouvoir prendre, au vol, l'image exacte d'un oiseau. Le surlendemain, le pasteur, indignement trompé, reçut la dite photographie, accompagnée d'une lettre s'exprimant ainsi: « Il m'en reste une cinquantaine d'exemplaires, estimés ensemble à 100 livres sterling, et qui seront livrés au public, si vous n'en faites immédiatement l'acquisition. »

Hélas, le pauvre mystifié dut payer, tout heureux encore d'en être quitte à ce prix.

L'étsergot et la tselnhie.

Ne faut jamé mépresi,
Ni lo pourro, ni lo petit.

On dzo que n'étsergot grimpavè
Contre on mouret, et que portavè
Tot son bagadzo su son dou,
Tracive avoué sè corne ein jou,
Tot fiai dè sa balla couquelhie,
Quand 'na misérablia tselnhie
Que lo volliavè saluà,
Lâi froulâ lo fin bet dào nâ.
L'étsergot ein eut tant dè poaire
Que cein lâi fe veni la foaire;
Et creinte dè cauquie guignon,
Reintrâ dein son recouquellion
Sein avâi zu lo teimps dè vairè
Quoui lâi fasâi dinsè misère.
Portant, quand l'est tot reinfatâ,
Lâi sembliè que cauquon lâi fâ :

« Corna bibornè,

Montra-mè tè cornè! »

Et po vaire et savâi quoui l'est,
Sè déseinfate on boquenet.
Mâ quand vâi 'na petita bête
Que n'avâi ni quiaua, ni tête,
Avoué on petit coo retreint,
La guegnâ de n'air mépreseint,
Et lâi fe: « Que vâo-tou, vermena? »
— « Eh! monsu! su voutra cousena,
Kâ ye martso tot coumeint vo;
Volliâvo vo derè bondzo,
Et fère avoué vo cognessence. »
— « Va-t'ein âo diablo, à la metsance,
Repond l'étsergot, et appreind,
Crouie racaille, que 'na dzein
Coumeint mè tint son reing, sa pliace.
Mè preinds-tou por onna lemace,
Por ousâ mè derè cousin?
Laisse-mè! pâssa ton tsemin! »

Cauquie teimps après clia reincontra
Yô lo pourro étsergot fe montra
Dè braga et dè vanità,
L'orgolliâo fe bin eimbetà.
Alliettà contrè 'na mouraille
Dè yô traitavè dè racaille

Coitron et vai, lo gringalet
 Ve passà on biò prevòlet
 Qu'allà sè posà su 'na rouza.
 « Po cesiquie, l'est autra tsouza,
 Se sè peinsà noutron luron,
 Y'ein vu fèrè mon compagnon.
 Lo faut cria : Biò prevolàrè !
 Vins vers mè ; vu ètrè ton fràrè
 Et te n'ami, kà te mè plié ! »
 L'autro vouaitè quin n'estaffié
 Lài tint dinse on tant dâo leingadzo ;
 Mâ quand recognâi lo vesadzo
 Dè sé grand blagueu d'êtsergot,
 Lài fâ : « Eh ! tsancro dè rabot !
 Ora que su biò, ye tè seimbliè
 Que t'és 'na dzein que mè resseimbliè
 Et te mè vâo po te n'ami ?
 Eh bin na ! Te m'as mépresé
 Du dedein ta balla couquelhie
 Quand n'éte què pourra tsenelhie,
 Ma ora que su biò prevolet :
 Râva por tè ! »

C. C. D.

Accidents de vendange.

Des accidents qu'on avait déjà vu se produire à cette même époque, dans diverses localités du canton, en 1847, et d'une manière beaucoup plus grave encore, viennent, dit-on, de se répéter à Gollion. On nous assure que plusieurs chevaux occupés à mener la vendange au pressoir se sont blessés les pieds en marchant sur des grains de raisins, qui se sont plantés dans la botte, au point qu'une quinzaine de ces quadrupèdes sont mis hors de service. On espère néanmoins les sauver.

Un vétérinaire de Lausanne appelé sur les lieux, a déjà réussi à extraire plusieurs de ces grains, au grand soulagement de la bête.

Avis aux propriétaires des grands crus.

Le nouveau képi, dont nous avons pu voir quelques échantillons, à titre d'essai, lors du dernier rassemblement de troupes, a eu, paraît-il, peu de succès dans certaine gare. Un de nos officiers, portant cette coiffure, se présente au guichet et demande une demi-place en seconde classe.

— Il n'y a que les officiers suisses qui jouissent de la réduction de prix, lui répond l'employé, les officiers étrangers paient comme tout le monde.

Ne serait-il pas convenable, dans le but d'éviter de pareilles méprises, de faire déposer dans chaque gare un exemplaire du nouveau couvre-chef ?

UN HÉRITIER.

VI

J'avais cinquante ans alors et toute ma vie avait été consacrée au travail ; des goûts sérieux s'étaient manifestés en moi dès ma jeunesse ; aussi je m'étais toujours tenu à l'écart des plaisirs, et les femmes les plus ravissantes m'avaient laissé jusque-là froid et indifférent. L'impression produite sur moi par Agnès Mérian devait être profonde et durable.

Cependant je tins ma promesse, je lui fis obtenir du

travail qui, grâce à mon intervention, lui était payé un prix très élevé. Je n'avais aucun rapport avec elle, je croyais accomplir simplement une bonne action et j'essayais de bannir son souvenir de ma pensée, mais son image s'y présentait sans cesse.

Un jour elle vint à l'improviste pour m'adresser ses remerciements ; sa présence répandit dans mon âme une sensation pleine de charme et de douceur, je n'en pouvais plus douter, je l'aimais sérieusement, profondément. Je fus avec elle froidement poli ; si je lui avais fait l'aveu de mon amour, elle l'aurait regardé comme un outrage.

Pour rien au monde je n'aurais voulu donner mon nom respecté à une femme indigne de moi, à une de ces femmes éhontées et sans respect d'elles-mêmes qui trafiquent effrontément de leur jeunesse et de leur beauté. Le langage, la mise et l'attitude d'Agnès Mérian me faisaient croire à sa parfaite honnêteté ; mais je ne voulais pas juger uniquement sur les apparences. Je pris les renseignements les plus minutieux sur son genre d'existence ; j'appris qu'elle menait une vie irréprochable, et se consacrait entièrement à son enfant.

Dès lors ma résolution fut prise ; je n'avais à rendre compte à personne de mes actions, je résolus d'épouser Agnès Mérian.

Je me présentai chez elle un jour ; son logis était humble et pauvre, mais l'ordre et la propreté y régnaient. Une douce mélancolie était peinte sur ses traits, toutefois on n'y voyait plus cette empreinte de sombre désespoir que j'y avais remarquée la première fois où je m'étais trouvé en sa présence.

Ma visite la surprit étrangement, et son étonnement redoubla quand elle en connut le motif.

Elle ne pouvait croire ce qu'elle entendait, et il lui semblait être le jouet d'un rêve, mais je lui donnai l'assurance que mon offre était des plus sérieuses, et je lui peignis avec chaleur le sentiment qui m'entraînait vers elle.

Agnès Mérian en fut profondément touchée, toutefois elle ne se montra pas éblouie par l'avenir brillant que je lui offrais, et n'accepta pas ma proposition sans me faire quelques objections dictées par la délicatesse. Elle me pria de bien réfléchir à la situation dans laquelle l'avait placée la conduite odieuse de M. Blavigny.

— Si plus tard, me dit-elle, vous en veniez à regretter votre détermination, ce serait là pour moi le comble du malheur.

J'apaisai ses scrupules en lui représentant que je ne céda pas à un entraînement irréfléchi, je lui affirmai que je l'aimais assez pour fouler aux pieds les convenances sociales, pour renoncer à tous les avantages de fortune que j'aurais pu attendre d'une épouse.

Je la quittai radieuse, pleine d'espérance et convaincue entièrement de la sincérité de mes sentiments.

J'annonçai aux personnes de ma connaissance que je me disposais à épouser prochainement une jeune veuve. Comme je vivais très retiré, on ne s'inquiéta guère de mon mariage.

Agnès était si simple et si modeste, qu'elle put, sans porter ombrage à personne, s'installer dans ma demeure en qualité de dame et maîtresse. Jamais elle ne me demanda de la conduire dans le monde, et j'ai joui du bonheur domestique le plus complet qu'on puisse désirer.

Si l'amour ne pouvait plus éclore dans son âme désenchantée, une reconnaissance passionnée fit d'elle une épouse aussi aimante que dévouée.

Quelques années après mon mariage, je quittai les affaires et nous vinmes nous installer ici. Nous avons un cercle d'amis choisis dont la présence égaye de temps à autre notre solitude ; nous demandons aux beaux-arts